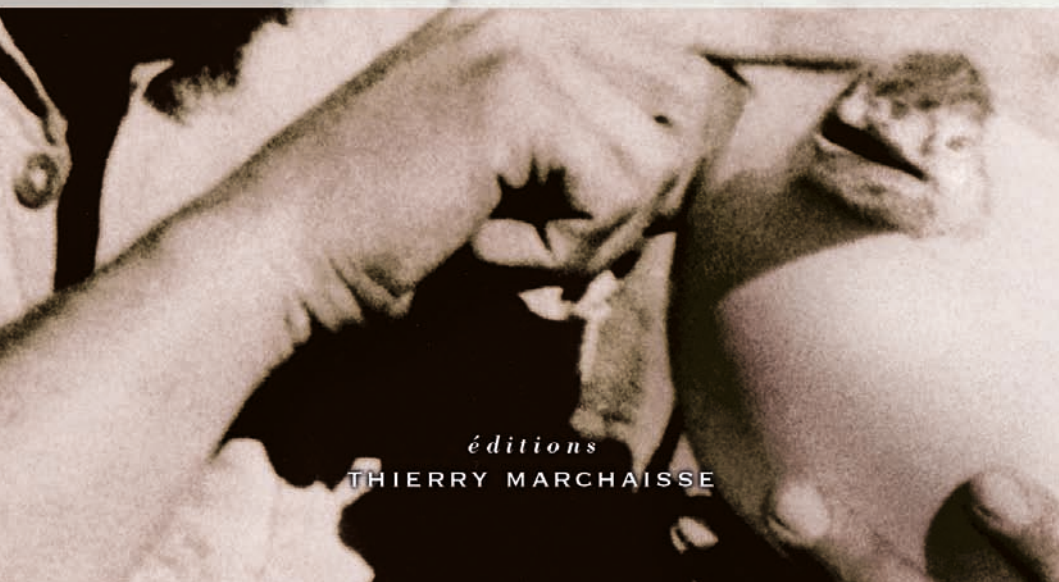




SOPHIE CARATINI
ANTINÉA
MON AMOUR



éditions
THIERRY MARCHAISSE



© 2017 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Reproduction de couverture : Jean du Boucher et son autruchon en 1934. © D.R.

Publié avec le concours de la région Île-de France

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

SOPHIE CARATINI

ANTINÉA
MON AMOUR



éditions

THIERRY MARCHAISSE

NOTE DE L'ÉDITEUR

On trouvera ici le volet *français* de la trilogie coloniale de Sophie Caratini. Cette grande saga, tout à la fois littéraire, anthropologique et historique, ne forme pas une suite chronologique mais une tresse de récits, qui peuvent se lire séparément. S'y croisent les destins de trois personnalités hors normes représentant les cultures qui se sont entrechoquées sur les territoires de l'Ouest saharien. Ainsi mis en perspective, les points de vue *maure*, *peul* et *français* donnent des clés précieuses pour comprendre le choc de la rencontre coloniale et ses répercussions sur ceux qui l'ont vécue, comme sur l'époque actuelle où ne cessent d'affleurer ses effets interminables.

Antinéa mon amour nous fait découvrir la vision des conquérants à travers le témoignage d'un ancien officier saint-cyrien, le général Jean du Boucher (1910-1998)¹. *Les Sept Cercles, une odyssée noire* raconte les tribulations de Moussa Djibi Wagne (1990-2007), un paysan peul de Mauritanie engagé à son corps

¹ Une première version de ce récit est parue sous le titre *L'Éducation saharienne d'un kési noir* (L'Harmattan, 2002), puis une seconde sous le titre *La Dernière Marche de l'Empire* (La Découverte, 2009). La présente édition a été entièrement refondue pour respecter le principe dialogique propre à cette trilogie. Par ailleurs une nouvelle ouverture et l'ajout de nombreux passages permettent au lecteur de mieux entrevoir la totalité du parcours de Jean du Boucher.

défendant comme tirailleur sénégalais dans un Groupe Nomade ou « GN »¹. *La Fille du chasseur* retrace la vie de Mariem mint Touileb, fille de goumier, née en plein désert à la fin des années trente dans la tribu maure des chasseurs nomades Nmadi².

Les trois récits ont le même foyer narratif : les unités méharistes de l'infanterie de marine qui ont conquis puis contrôlé le territoire septentrional de la Mauritanie entre 1933 et 1960. Mais chacun rayonne bien au-delà du moment colonial qu'il relate. Tous ont également la même structure singulière : un dialogue à une voix, écrit à la première personne. L'auteur, à qui le narrateur ou la narratrice s'adresse, n'y apparaît qu'en creux.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant, les personnages sont des personnes et leurs propos, authentiques, résultent d'une transposition littéraire d'entretiens réels effectués sur plusieurs années³. En choisissant de s'effacer de la narration et de n'y faire apparaître aucun appareil savant, l'auteur a certes pris le risque de brouiller la frontière entre document et roman, mais c'était là le meilleur moyen de mettre en valeur la force exceptionnelle des paroles ainsi recueillies.

Comme les trois mousquetaires étaient quatre, cette trilogie comportera un quatrième et ultime volume, où l'anthropologue jusque-là silencieuse montera à son tour sur scène, avec armes et bagages scientifiques. Elle y dévoilera les coulisses de cette aventure au long cours et s'attachera à montrer ce que sa triple perspective apporte à l'histoire de la Mauritanie et à la compréhension des effets de la colonisation.

¹ Éditions Thierry Marchaisse, 2015.

² Éditions Thierry Marchaisse, 2011.

³ Chaque manuscrit a été de surcroît soumis, avant sa publication, pour accord ou modification, à son principal protagoniste ou à ses proches dans le cas de Moussa, décédé bien avant la fin du travail d'écriture.

PROLOGUE

Elle dit qu'un jour elle écrira une pièce de théâtre. Elle a déjà le titre : « Antinéa, mon mari et moi ». Antinéa, c'est le désert, elle l'appelle Antinéa. Elle a raison : le désert, quand on l'a dans le corps, on ne peut plus s'en passer. C'est ça qu'il a voulu raconter, mon oncle Pierre, dans son roman *L'Atlantide*. Vous l'avez lu ? Le pouvoir de fascination du Sahara sur les officiers méharistes... c'est quelque chose. Moi, je l'ai vécu. Pas vous ? Si, vous aussi, forcément.

Pierre Benoit était mon oncle. Son roman a connu un franc succès. Il faut dire que c'est un concentré de mythes : l'Atlantide, le Sahara, et la femme ; on ne pouvait pas faire plus fort. Une femme venue d'ailleurs, comme l'ancêtre des Touaregs, vous en avez sûrement entendu parler, elle s'appelait Tin Hinan. Vous avez déjà été chez les Touaregs ? Moi, j'y suis allé, je suis pratiquement le seul méhariste qui ait eu l'expérience des trois races : les Maures, les Toubous et les Touaregs. Vous ne connaissez que les Maures ? C'est dommage.

Tin Hinan était une sorte de reine. Elle était arrivée au Hoggar avec sa servante, il y a très longtemps. Les Touaregs racontent des tas d'histoires à son propos, ils récitent des poèmes. Mon oncle Pierre a inventé Antinéa en associant Tin Hinan avec Antinoüs. Antinoüs était un éphebe grec superbe,

tellement beau que l'empereur Hadrien en avait fait son favori. La beauté qui rend fou... C'était une bonne idée que de créer un personnage féminin pour figurer l'attraction qu'exerce le désert sur ceux qui l'ont parcouru. Rien n'est plus puissant que l'amour d'une femme. Alors quand cette femme est une demi-déesse... C'était bien trouvé.

Lella considère Antinéa comme sa plus grande rivale, et c'est vrai que je n'ai jamais su résister : chaque fois que je peux, je retourne en Mauritanie. Elle a fait contre mauvaise fortune bon cœur et n'a jamais essayé de m'en empêcher, au contraire, elle m'a toujours soutenu. C'est une femme formidable. J'ai tout de suite voulu la séduire, et vous savez comment j'ai fait ? Je lui ai demandé si elle avait déjà bu du lait de chamelle ! Je l'ai épatée avec ça. Très vite, je l'ai appelée Lella, et c'est resté. Lella, vous savez ce que ça veut dire, c'est *layla* dans l'arabe des Maures, c'est la nuit. La nuit du désert. Rien n'est plus magnifique. Quand je l'ai épousée, je n'étais plus méhariste. Je ne pouvais plus. Évidemment, avec cette blessure...

La guerre, c'est comme la chasse. Au lieu de tirer des lièvres et des lapins, on tire des hommes. Vous êtes médusée, mais enfin c'est comme ça. Et moi, j'ai eu une chance extraordinaire parce que je suis arrivé au moment où il y a eu un casse-pipe terrible, or je peux me vanter de ne pas avoir tué un seul musulman. Ni personne d'ailleurs. Aucun homme. Les Allemands, si, j'ai tiré dessus, mais c'est la seule guerre que je considère comme... elle était inévitable.

En Mauritanie, et plus tard au Tibesti, chez les Toubous, et même ensuite chez les Touaregs de l'Air, au Niger, j'ai découvert que la fierté du guerrier, c'était son adresse. Pour être respecté, il devait montrer qu'il savait tirer. Parce que quand on vise une gazelle qui galope à deux cents mètres et qu'on la met par terre d'un coup de fusil, on montre à ses ennemis qu'on est un adver-

saire dangereux. C'est ce qui m'est arrivé dans les Vosges, en 45, dans le village du Mesnil. J'ai ramassé une rafale en traversant une rue. Mon colonel m'avait envoyé faire une reconnaissance et je m'étais retrouvé au beau milieu des batteries d'artillerie d'un état-major allemand. Il y a eu un combat. J'ai libéré le village. On était fiers comme tout, on a hissé le drapeau français. Les villageois sont sortis de leurs cachettes pour nous faire la fête, ils étaient très contents. Les Allemands avaient disparu, on pensait qu'ils étaient partis ou qu'ils étaient tous morts, mais il en restait un petit groupe planqué dans une cave. Quand ils sont sortis, ils se sont mis à tirer dans la rue. J'ai couru pour me mettre à l'abri dans un fossé ou derrière un mur, mais je n'ai pas eu le temps : la rafale m'a fauché les jambes et je me suis effondré.

Ils m'ont évacué. Je suis passé par plusieurs hôpitaux, et je peux vous dire que j'en ai bavé pendant plusieurs années. J'ai été saccagé par les toubibs, saccagé ! J'en avais gros sur la patate... Je n'ai jamais pu remarquer normalement. Je boite. Non, je ne suis pas infirme ! Je suis blessé de guerre, c'est différent, vous ne pouvez pas comparer un accident avec une blessure de guerre ! Mais je ne pouvais plus faire de longues marches, alors ma carrière de méhariste... elle était bien finie. Et ce qui est curieux, c'est que pendant très longtemps, en repensant à ce moment où ils m'avaient canardé, je me suis comparé aux antilopes qui étaient tombées sous mon feu quand je nomadisais au Sahara, toutes ces gazelles, si gracieuses lorsqu'elles détalent en troupeau sur l'horizon des sables, et que j'avais fauchées en pleine course...

C'est intéressant ce que vous voulez faire : examiner l'évolution de la situation sur une soixantaine d'années en comparant votre expérience de la Mauritanie aux témoignages de personnes des trois cultures qui sont passées par là avant vous. Je dis les trois car si vous allez au sud, chez les Noirs, vous n'aurez pas

de difficulté à trouver un tirailleur qui a fait son service militaire dans une unité méhariste. Ils ont fait toutes nos guerres, les Noirs. Les Maures, non.

Votre amie mauresque, Mariem, elle est de quelle tribu déjà ? Ah oui ! les Nmadi. De grands chasseurs, ces Nmadi. Il y en avait quelques-uns dans les GN, les Groupes Nomades. Vous dites qu'elle a passé toute sa jeunesse dans un GN et qu'elle habite maintenant à Paris ? C'est un parcours incroyable pour la fille d'un chasseur mauritanien ! Je suis très curieux d'entendre sa version de l'histoire, parce que moi, les GN, je les ai vécus. J'ai participé au premier Groupe Nomade d'Ijil. Il a été créé au moment où je suis arrivé en Mauritanie, en 1933. J'avais vingt-trois ans. Les GN surveillaient les frontières et faisaient la police du désert. Celui d'Ijil était rattaché à Fdèrik, le poste le plus avancé vers le nord. Il était en construction à l'époque, car la Mauritanie n'était pas encore entièrement pacifiée. D'accord, conquise, si vous préférez. D'ailleurs vous avez raison, c'était une conquête. J'y étais, alors je peux vous en parler. Il est allumé, votre magnétophone ?

Quand on est pris dans le piège d'Antinéa, on ne s'en sort jamais, vous le savez bien. Après la Mauritanie, comme je voulais rester au Sahara, ils m'ont envoyé au Tchad ; j'y suis resté quatre ans. Qu'est-ce que j'ai pu marcher là-bas ! Encore plus qu'en Mauritanie. Quand je suis arrivé à Fort-Lamy, la pacification était tellement installée qu'il n'y avait plus rien à faire. J'étais sous les ordres d'un commandant qui me faisait courir d'un bout à l'autre du Tibesti en permanence pour le cartographe dans tous les sens. En fait de méhariste, j'étais devenu arpenteur. Il m'a obligé à mesurer des milliers et des milliers de kilomètres de sable. N'empêche que mes relevés de terrain ont été bien utiles : la colonne Leclerc les a utilisés quand elle a traversé le pays.

Après le Tchad, j'ai été affecté au Niger, j'y suis resté de 42 à 44, je me suis occupé des Touaregs. J'aimais moins. Ces types à moitié masqués dont je pouvais à peine saisir le regard, je n'ai pas pu m'y habituer. Il faut dire que c'était la guerre en France, j'étais préoccupé, je voulais participer, me battre pour libérer la patrie. Mais je ne pouvais pas, parce que je dépendais de l'état-major de Dakar. Vous savez j'espère que les forces françaises de l'AOF, l'Afrique Occidentale Française, étaient pétainistes. Quand de Gaulle est arrivé avec la flotte anglaise, en 40, ils lui ont tiré dessus. Vous connaissez l'histoire, d'accord, mais moi j'étais dedans ! Et j'étais coincé ! Je n'étais pas pétainiste, mais je me suis trouvé de ce côté-là. Et puis, en Afrique, on ignorait tout ; tout ce qui se passait en France, tout ce que faisait Laval, tout un tas de saloperies... Les camps de concentration non plus, je n'en avais jamais entendu parler. Je ne savais qu'une chose : c'était que la France était occupée.

Ceux de mes camarades qui étaient du côté tchadien ont pu rejoindre Leclerc parce qu'ils étaient en AEF, en Afrique de l'Est. Ils m'ont fait des appels du pied, mais c'est difficile pour un militaire de désertre la troupe, on est tellement conditionnés... à un point que vous ne réalisez pas. Ça m'a travaillé, travaillé, mais au bout du compte je n'ai pas réussi à transgresser les ordres, j'ai dû ronger mon frein jusqu'en 44. À ce moment-là, j'étais tellement impatient de me battre que j'ai couru au Maroc m'engager dans les parachutistes. Je pensais qu'ils iraient plus vite que les autres, qu'on les ferait sauter directement sur le champ de bataille et que je pourrais rattraper mon retard comme ça. Mais ils ont fait intervenir les paras en dernier. J'enrageais. Et quand enfin je suis arrivé sur le front, il n'a pas fallu trois jours pour que les Boches me tirent comme un lapin.

J'ai fait toute ma carrière militaire dans les bureaux à cause de cette blessure, je ne suis plus jamais retourné sur un champ de

bataille, je n'ai connu que celui-là. J'ai fait beaucoup de choses intéressantes, mais toujours dans les bureaux. Alors que j'avais parcouru le Sahara dans tous les sens, de la Mauritanie jusqu'au Tchad, le plus souvent à pied, pendant presque dix ans ! Je ne pouvais plus marcher. Jusqu'à ce qu'un beau matin, dans le couloir, le chef d'état-major de Dakar vienne me dire : « J'ai besoin de toi, il faut que tu prennes les confins mauritaniens ». C'était en 58. Je me suis décidé en vingt-quatre heures, alors que c'était un poste sans épouse et sans enfants, et que mon dernier-né avait combien... trois mois ? Non, Lella ne s'y est pas opposé, elle a été chic. En même temps, je lui avais bien dit : « Il faut absolument que j'aille en Algérie, parce que si je ne vais pas au casse-pipe, ma carrière en souffrira terriblement ». Vous trouvez que la carrière est une drôle de motivation pour aller au casse-pipe ? Pourtant c'est ça, sinon, autant quitter l'armée. Nous, les officiers, quelle est notre mission première ? C'est de nous battre. Et le plus terrible, c'est de se battre pour de mauvaises causes. Mais j'ai eu cette chance inespérée qu'on me propose un poste qui me plaisait énormément, où je savais qu'il n'y aurait pas de baroud. Parce qu'il n'y a pas eu un seul coup de fusil, sauf contre les Marocains. Mais je ne me suis jamais battu contre les Maures, et ça...

Voyez-vous, ce qui me passionnait, dans le désert, c'était de capter la confiance de ces gens-là. Pour moi, ça a été la grande joie. Et je le dis sans forfanterie : je n'ai jamais eu d'échec sur le plan des relations humaines, aussi bien avec les civils qu'avec les différentes catégories de militaires, qu'ils soient français, noirs ou maures, jamais.

J'étais colonel, je devais commander la base, et ce n'était plus du tout comme en 33 : j'avais des voitures, et même un avion. Mais le travail militaire ne m'intéressait pas, ce que je voulais, c'était faire le travail politique. Et je l'ai fait. Et bien fait. Quand je suis arrivé et que j'ai vu qu'ils voulaient brimer tout le monde,

je suis allé voir Messmer. Oui, Pierre Messmer, c'était lui le haut-commissaire de l'AOF, à cette époque-là, et je lui ai dit : « C'est pas comme ça qu'il faut faire, si vous humiliez ces gens-là, vous n'obtiendrez rien d'eux. Je les connais, les Rgaybat, ce sont de grands nomades, des chameliers, des guerriers, des gens qui sont très attachés à leur honneur. Il faut les traiter comme des alliés, leur donner des armes et des munitions, et leur faire comprendre que l'ennemi, c'est pas nous, c'est les Marocains ». Il n'était pas très convaincu, mais comme il ne savait pas quoi faire d'autre, il m'a donné carte blanche. Il m'a dit : « Faites ce que vous voulez, du Boucher, mais je ne veux rien savoir ».

C'est moi qui ai calmé le jeu là-bas. J'ai négocié patiemment avec tous les chefs de tribu, pendant deux ans, et j'ai réussi à ramener en Mauritanie tous les Rgaybat qui avaient rejoint l'armée de libération marocaine. Uniquement par la négociation, et en employant des arguments frappants, comme de les bombarder avec des caisses de thé et des sacs de sucre. Par avion. Et puis j'ai donné aux chefs des armes et des munitions.

Quand j'ai terminé mon séjour, en 1960, je ne suis pas parti tout de suite. J'ai décidé de rester à Fort-Trinquet, et j'ai envoyé un message à mes supérieurs pour les prévenir. Ils se sont tous affolés : ils ne pouvaient pas concevoir qu'après deux ans de bled je ne sois pas pressé de m'en aller. Ils ont pensé que j'avais attrapé la saharite. Le chef d'état-major de Dakar en personne est venu me voir en avion, il voulait me rapatrier. Vous ne savez pas ce que c'est que la saharite ? Quand le désert rend fou... le type qui devient cinglé, qui ne supporte pas, on dit qu'il a la saharite.

Je me portais très bien, au contraire, j'étais revenu dans mon élément, et j'avais une idée. Vous qui avez vécu à Bir Moghreïn et Aïn ben Tili, vous avez vu : c'est plat, plat à perdre de vue, on se croirait au milieu d'un océan par temps calme, avec ici et là un *guelb*, un gros rocher qui semble sortir de l'eau. Et devant

cette immensité, tout ce sable, et surtout cette platitude, j'avais à nouveau entendu l'appel d'Antinéa. Quand vous êtes en voiture, ça bousille tout, le charme est rompu, mais quand on est à pied... c'est autre chose. J'ai fait la comparaison avec la mer, les bateaux à moteur et les bateaux à voile. Ça n'a rien à voir. Alors j'ai pris ma décision : j'allais naviguer sur le désert comme sur la mer, et à la voile !

J'ai écrit à Lella et je me suis fait livrer un char à voile en pièces détachées. Je l'ai monté, et je suis parti comme ça, poussé par le vent, me balader au milieu des campements. Ils s'en souviennent encore, les Rgaybat... Ça marchait très bien ! J'ai même fait une découverte extraordinaire : mon char était tellement silencieux, tellement inattendu, que je pouvais entrer en plein milieu des troupeaux de gazelles sans les inquiéter. Pourtant, ce sont des animaux très craintifs ! Je vous raconterai mes chasses à la gazelle avec mes amis maures, on chassait à pied, vous verrez. Sur mon char à voile, elles me regardaient passer de leurs grands yeux étonnés sans bouger. Ça m'a stupéfié autant qu'elles, c'était magnifique ! J'ai eu l'impression de faire à nouveau corps avec le désert, moi qui ne pouvais plus le parcourir qu'en voiture. D'ailleurs c'est peut-être à cause de ça : les gazelles s'étaient tellement habituées à fuir devant le bruit des moteurs qu'elles n'ont pas vu le danger. Elles m'avaient complètement accepté. C'était très émouvant, c'était comme si j'avais enfin retrouvé Antinéa... et je ne voulais plus m'en aller. Je suis même resté au-delà de mes congés parce que je me suis cassé la jambe en faisant une fausse manœuvre, mais ça, je l'ai caché à ma femme pour qu'elle ne s'inquiète pas. J'étais tellement heureux avec mon char à voile ! C'est alors que je me suis mis dans la tête d'organiser un raid pour traverser la Mauritanie du nord au sud. Et je l'ai fait. Deux fois. La première en 67 et la seconde en 72. J'ai emmené des charistes professionnels, des équipes du monde entier. Le deuxième raid a été financé par le National

Geographic qui a tout filmé, je vous montrerai la cassette. Et plus tard, quand le commandant Cousteau est venu installer son bateau dans le banc d'Arguin pour filmer les dauphins dont je lui avais parlé, c'est encore moi qui le ravitaillais avec mes chars à voile. J'ai vécu plusieurs mois sur la plage, chez les Imragen, les nomades de la mer... J'ai connu tous les nomades du Sahara, ou presque. D'ailleurs je n'ai pas pu lâcher : je vais toujours en Mauritanie. Je préviens Mahmoud, mon aide de camp chez qui vous avez habité à Aïn ben Tili, pour qu'il prépare la tente, le matériel et les 4 x 4, et on repart en brousse. La prochaine fois, vous viendrez avec nous.

Vous comprenez maintenant pourquoi Lella veut écrire cette pièce de théâtre... Antinéa a bouleversé ma vie entière, et elle a dû s'en accommoder, c'était pas facile. Et Antinéa, c'est vraiment le désert, le Sahara, ce ne sont pas les Sahariennes, elles n'ont rien à voir là-dedans. D'ailleurs j'ai rencontré Lella bien après mes frasques de jeune méhariste.

Je n'ai pas pris de maîtresses, vous n'y pensez pas ! Je m'en suis bien gardé au contraire, c'était très mal vu d'avoir une liaison. J'ai respecté la règle du jeu : le mariage local. Personnellement, je n'avais pas du tout envie de coucher avec les femmes de mes goumiers, et encore moins avec les autres, donc je me suis marié. Appelez ça un mariage à la mode de Bretagne si vous voulez, n'empêche que c'était officiel. Je ne suis pas passé devant le maire ni devant le curé, d'accord, mais quand même. J'ai demandé à mes goumiers s'il n'y aurait pas un moyen de se marier en suivant la coutume, et ils m'ont arrangé ça. Ils m'ont trouvé une femme. À chaque fois, dans les trois pays. Il m'a suffi de demander.

Ah bon ? Votre amie Mariem a été dans ce cas-là ? C'est inouï. Elle a dû vous expliquer que ce n'était pas du tout de la prostitution : les épouses locales des officiers, et même celles des

sous-officiers, étaient très bien considérées! En Mauritanie, j'ai épousé une fille de Rgaybat, une *Rgaybiya*, elle était belle. Elles étaient toutes belles. Et si gentilles! Gentilles comme tout. Non, je n'ai pas eu d'enfant avec elle. Ni avec la Touarègue.

Je voulais surtout vous parler de mes exploits, mais votre amie Mariem a raison : la vie dans le GN, c'est quelque chose de très intéressant à approfondir, et même de très important : toute la relation coloniale s'est construite là. Vous n'en trouverez rien dans les archives car on ne parlait pas de notre vie quotidienne dans nos rapports. Tous ces gens qui étaient avec nous... il y avait du monde au GN! Et de tout ça, il ne reste aucune trace puisqu'on ne notait que les effectifs militaires. Pourtant les goumiers avaient leurs familles, elles suivaient. Pas toute l'année, uniquement l'été, mais quand même. On avait un bordel de campagne pour les tirailleurs. Un marabout aussi, c'est exact ; et les enfants des goumiers avaient une école coranique. Sans parler des commerçants, il y en avait toujours quatre ou cinq qui étaient là pour vendre leurs marchandises. C'était probablement des agents doubles. Ils nous donnaient des tas de tuyaux, mais je pense qu'ils en donnaient tout autant à nos ennemis. Et ce qu'elle ne vous a peut-être pas dit, votre amie, c'est qu'on avait des captifs. Vous levez les sourcils, pourtant c'était comme ça : on avait des captifs pour garder le bétail, nos bergers étaient pratiquement tous des esclaves. Bien sûr qu'on les payait! Et ils avaient leurs rations comme tout le monde! Mais dans leur société, ils avaient le rang d'esclave. Leurs maîtres devaient récupérer leur solde, du moins pour beaucoup ça devait être comme ça ; mais nous, on ne voulait pas le savoir, c'était pas nos oignons. On employait aussi des forgerons pour les réparations du harnachement des chameaux, les selles, les bâts et tout le reste ; ils avaient leur tente dans le camp des goumiers. Votre amie a vécu au GN dans les années 40, 50, donc en temps de paix ; il y avait autant de monde mais tout avait changé : les

officiers dormaient dans des tentes, ils se la coulaient douce. Moi, j'ai connu la période précédente, et c'était bien autre chose, je vais vous raconter ce que j'ai vécu dans le détail, vous allez voir. J'ai participé au bouclage du territoire des Rgaybat, on a conquis tout le nord de la Mauritanie. Ensuite, j'ai marché dans le Tibesti, au Tchad, pendant quatre ans, comme personne d'autre ne l'a fait, et après au Niger, dans l'Aïr. J'ai chassé toutes sortes de gibiers. C'était ça qui me fascinait : vivre en nomade parmi les nomades, conquérir tous ces espaces, faire la police du désert...

Curieusement, Antinéa, pour moi, ce n'est pas le Tchad où j'ai pourtant séjourné le plus longtemps, et où j'ai vécu une histoire sentimentale avec une jeune Touboue dont j'ai eu un enfant, mon fils Jean, que vous avez vu l'autre jour. Pour moi, Antinéa, c'est la Mauritanie, parce que j'ai fait la Mauritanie d'abord, et que c'est au premier séjour que l'on est harponné. Donc c'est ça que je dois vous raconter. Le premier amour... tout est là.

LA PREMIÈRE NUIT

RÊVE DE DÉSERT

La civilisation, je m'en foutais. Je n'étais pas du tout parti là-bas pour ça. Détrompez-vous, l'œuvre civilisatrice de la France, comme ils disent, était une histoire de civils. D'ailleurs, à Saint-Cyr, on n'en parlait jamais. Essayez plutôt de m'imaginer, à vingt-trois ans, couché dans mon trou de sable pour la première fois, le fusil chargé bien serré contre ma hanche. Je m'y revois encore... mais c'est à cause de vous : avec toutes vos questions, vous me faites revivre ma jeunesse. Finalement on n'oublie jamais rien.

Vous me demandez de vous raconter mon premier jour au GN, d'accord, mais je suis arrivé en fin d'après-midi. Donc j'étais là, dans mon trou, et je retenais mon souffle pour écouter la nuit. Enfin, j'allais me battre. Du moins je le croyais. J'étais parti pour me battre. La devise de Saint-Cyr ne dit-elle pas : « Ils s'instruisent pour vaincre » ? Vaincre qui ? Il faut des ennemis pour vaincre. J'avais appris qu'aux frontières de l'Empire je pourrais peut-être en trouver. La France était si vaste à l'époque. Ses marges, comme jadis les *limes* de l'Empire romain, frôlaient encore l'inconnu, la barbarie. S'en aller combattre les Barbares, n'est-ce pas le rêve de tout guerrier ? C'est pour ça que j'avais renoncé à la cavalerie et que j'avais choisi l'infanterie de marine, la Coloniale. Seuls les « marsouins », comme on les appelle,

avaient encore une chance de guerroyer. Enfin, une chance, c'est beaucoup dire : il n'y avait plus de guerres en Europe et l'Empire était pacifié. Nous arrivions trop tard, les anciens avaient tout fait. À peine nous laissaient-ils quelques arpents de sable aux confins du Sahara espagnol que défendaient encore une poignée de bédouins, ces Rgaybat que vous avez rencontrés. Bien sûr que je voulais vraiment me battre ! Et je n'étais pas le seul. J'avais lutté au coude à coude avec tous ceux qui refusaient de se résigner, cherché par tous les moyens à servir soit au sud du Maroc, soit au nord de la Mauritanie, dans l'espoir de trouver là quelqu'un ou quelque chose à vaincre.

Je me souviens qu'un cri m'a fait bondir hors de mon trou. La nuit était très noire, la lune n'était pas là. Je distinguais à peine la silhouette du tirailleur qui montait la garde à l'angle du carré. Un grognement a répondu au cri, puis une ombre est passée et tout est rentré dans l'ordre : ce n'était qu'un soldat sorti pisser. Je me suis allongé de nouveau dans le sable, un peu confus de m'être laissé troubler. Cette différence de sensation entre les manœuvres et la réalité, c'était incroyable ! Ce n'était plus sur des cibles en bois ou en carton que j'allais m'entraîner, mais sur des cibles humaines. Un bon entraînement, l'Afrique, avaient dit les instructeurs. Ça vous choque ? C'est vrai, c'est choquant, mais c'est ce qu'ils disaient. Quant à moi, ma seule préoccupation était de savoir si j'aurais peur. Je me disais que non, je n'aurais pas peur. Enfin, je l'espérais. Au fond je n'en savais rien, c'est bien pour cela que j'étais là, dressé comme un jeune coq au bout du bout de l'Empire, guettant mon premier Salopard avec autant d'émotion que la jeune fiancée attend son amoureux. Je le voulais splendide de férocité. Je m'imaginais lui faisant face, debout au milieu des balles, et débordais de plaisir. Ce baptême du feu, combien de temps allais-je encore l'attendre, moi qui n'avais aucune patience ?

De la patience, il m'en avait fallu pour arriver jusque-là. Déjà,

quand j'étais tout petit, je ramassais les douilles des chasseurs pour renifler le parfum de la poudre. Étienne, mon père, m'avait donné mon premier fusil quand j'avais onze ans. Il m'avait lâché dans la propriété en me disant : « Allez, Petit-Jean, débrouille-toi maintenant, et rapporte-nous à souper ». Je m'étais enfoncé dans le bois de la palombière, tenant ma carabine contre moi avec presque autant de force que lors de cette première nuit dans le désert, le cœur battant de reconnaissance. Non, pas tant pour la carabine. C'était à cause de mon père. J'avais pour lui un amour immense. Tout l'amour que mon cœur d'enfant pouvait donner, c'était aux pieds d'Étienne que je l'avais finalement déposé. Un peu tard peut-être, j'avais déjà huit ans quand il était rentré de la guerre.

Huit ans sans savoir trop quoi faire de son cœur, c'est long.

Avec ma mère, ça n'avait jamais marché. Elle ne m'aimait pas. Après la naissance d'Henry, mon frère aîné, elle s'était mis dans la tête qu'elle aurait une fille, et quand je suis né, elle en a été tellement contrariée qu'elle m'a appelé Marie. Marie! Vous vous rendez compte? Marie, Matthieu, Raoul, Jean! Ensuite, comme je vomissais son lait, elle m'a envoyé en nourrice dans les Landes et elle m'y a laissé un an. Elle s'est obstinée longtemps : elle refusait absolument qu'on me coupe les cheveux. Jusqu'à six ans, j'ai été accablé de jolies boucles cendrées qui ruisselaient joyeusement sur des cols de dentelle blanche. J'avais des colères terribles, fulgurantes, que personne ne comprenait. Henry, lui, elle ne l'avait pas déguisé en fille. Elle l'aimait tant! C'était le futur maître du domaine. Pourtant, il la faisait enrager au point de mériter le fouet lui aussi. Il m'entraînait dehors toute la journée à courser les grenouilles, épier les oiseaux ou faire naviguer des morceaux de bois dans le petit lavoir, au bout du jardin. Ce n'était pas bien méchant, mais nous n'étions jamais là quand elle nous cherchait. Il faisait tellement froid! Elle a cru qu'elle allait devenir folle avec ces deux garnements

qui n'obéissaient jamais. Quand elle se mettait en colère contre moi, je me tapais la tête contre les murs. Henry était bien pire : il se moquait. Exaspérée, elle avait fini par nous cravacher tous les deux. C'était à Nogent, pendant la Grande Guerre.

Quand Étienne était parti avec son régiment, j'avais quatre ans. C'est la seule image qui me reste de ma petite enfance. Je l'aperçois encore, sur son cheval, tellement beau au milieu des armées, tandis qu'à la hauteur de mes yeux d'enfant défilent tous ces pantalons rouges, une multitude de jambes recouvertes de drap rouge qui frappent le pavé en cadence sous les acclamations de la foule. Et au-dessus, juste au-dessus, la danse des fagots de bois qui se balancent au pas des soldats, des dizaines de petits fagots attachés sur des havresacs jetés sur des dizaines d'épaules masculines. Le petit fagot qu'emporte le fantassin pour allumer son feu quand viendra l'heure de la soupe.

Mais retournons en Mauritanie, à cette fameuse première nuit, à ce cri qui m'a fait bondir... Je veux vraiment vous faire comprendre mon état d'esprit. Donc, j'étais là, tout excité, incapable de trouver le sommeil. En même temps c'était normal car il était encore tôt : la nuit était tombée vers six heures et demie, et il devait être dix heures, du moins c'est ce que je me suis dit car la première sentinelle venait juste d'être relevée. Pas un son, pourtant, ne s'échappait du camp : les tirailleurs étaient disciplinés, les murmures de leurs conversations s'étaient tus depuis un bon moment, j'ai pensé qu'ils devaient tous dormir. Dans la section d'en face, j'ai aperçu la lueur d'une lampe de poche braquée sur une feuille de papier : l'officier relisait son courrier. Le silence du carré amplifiait les bruits de la nuit. Des bruits qui venaient d'ailleurs, des chameaux, du campement des goumiers dont je devinais en face les grandes tentes noires, ou même de plus loin. Les Maures s'agitaient encore, ils faisaient le thé : je pouvais entrevoir les braises de leurs feux, obscurcies, par ins-

tants, par leurs allées et venues ou par le pan d'une toile qu'on lève et qui retombe. Par moments, j'entendais l'écho furtif d'une voix ou d'une prière, tandis que du troupeau montait un bruissement de fond étrange, indistinct mélange de grognements, de borborygmes et de ruminations ; le crissement du sable sous les soles, le tressaillement de l'animal qui se dresse brusquement ou qui, au contraire, s'affale lourdement sur les genoux.

Je serrais autour de mes épaules le burnous de laine que m'avait fourni l'intendance et qui me protégeait de la fraîcheur nocturne. Vous connaissez ce froid mordant des nuits dans le désert. Non, nous n'avions pas de sac de couchage, c'était interdit : quand on attend l'ennemi, on ne s'emprisonne pas dans un sac de couchage ! On m'avait donné un burnous rouge, pour un marsouin, c'était le comble ! Pourquoi ? Parce que nous, les coloniaux, nous aimions la couleur noire ; à cause de notre képi. Et nous affichions généralement la plus grande aversion pour le rouge, couleur par excellence du fantassin, nommé « biffin », qu'il soit de métropole ou d'ailleurs. Quand j'étais parti pour l'Algérie, à la sortie de l'École, j'étais tout de suite entré dans le jeu. Nul ne pouvait émettre la moindre critique envers les képis noirs sans m'offenser personnellement. Lorsque les zouaves asticotaient ceux de la Coloniale, le soir, à la caserne, je braillais à m'en époumoner, à l'unisson de mes frères d'armes : « Les biffins, c'est comme les homards, quand c'est cuit c'est rouge ! » Et je me faisais une gloire de ne plus supporter la vue du rouge. C'est vrai, vous avez raison : cette identification à l'image de ma nouvelle famille m'avait fait oublier mon père et tous ces fantassins en pantalons rouges qui étaient partis pour la guerre, un jour d'août 1914, quand il faisait si beau à Nogent.

La Grande Guerre... Elle avait bien mal commencé. On avait appris que toute une promotion de saint-cyriens avait été décimée à l'aube de la bataille. Des jeunes gens à peine sortis de

l'École qui s'étaient avancés vers l'ennemi, en grande tenue, le casoar au shako, les mains gantées de blanc et l'épée au côté. Des gants blancs ! Aucun n'avait cillé, aucun n'avait tourné la tête lorsque l'ennemi avait ouvert le feu. Une promotion entière. Combien pouvaient-ils être ? Deux cents, trois cents peut-être. Quel âge avaient-ils ? Vingt ans, vingt-deux. Tous massacrés. Pour l'honneur, disait-on. J'avais eu peur pour Étienne, une peur atroce qui me réveillait la nuit, alors je m'étais mis à suivre mon frère partout. Henry avait un an de plus que moi. Il avait accaparé l'attention de ma mère, c'est vrai, mais non, je n'en étais pas jaloux. Je l'admirais.

La nouvelle de la mort de mon oncle Louis, le frère aîné de ma mère, est arrivée avec l'hiver. Le froid était glacial et l'on entendait dire que les armées se faisaient face et ne bougeaient presque plus. Nous étions au château de Faye, chez mon grand-père. Le vieux comte était bourru. Vous me demandez de vous le décrire un peu mieux, mais je peux pas vous en dire grand-chose : je ne le voyais qu'aux repas, et il ne parlait jamais aux enfants. C'est à Faye, cet hiver-là, qu'est né mon petit frère Louis. Celui-là aussi vomissait lorsque ma mère voulait lui donner le sein, mais elle n'a pas eu le cœur de l'envoyer en nourrice.

Mon père est revenu à l'automne. J'entends encore son pas sur le dallage du vestibule, je sens l'odeur de laine mouillée que dégageait sa longue pèlerine. Il avait été blessé, pourtant il n'est pas resté longtemps : quelques jours, tout au plus, et il est reparti pour le front. J'ai pleuré. Et l'attente a recommencé, une attente terrible que celle des femmes et des enfants. J'avais toujours mes boucles blondes qui me donnaient un air d'ange et me mettaient en colère. Un matin que ma mère était sortie avec les petits, je me suis glissé dans sa chambre pour essayer l'uniforme de commandant d'Étienne. Pour mon malheur, la pluie l'a obligée à écourter sa promenade. Je ne l'ai pas entendue

pousser la porte. J'avais mis la veste dont les pans traînaient par terre, et posé sur mes boucles le képi qui me couvrait les oreilles et le front. Quand elle est entrée, je m'efforçais d'enfiler le pantalon que je piétinais joyeusement, la tête jetée en arrière pour que la visière ne me tombe pas sur les yeux. Ce jour-là, j'ai reçu une belle raclée... Ma mère n'avait plus aucune patience. Elle s'est mise à errer entre Nogent et Faye cependant qu'à Verdun les armées stupéfaites s'enfonçaient dans la boue.

14-18 a marqué toute ma génération, je vous assure que ça nous poursuivait partout, et ça nous a poursuivis longtemps. Quand je me suis retrouvé en Mauritanie, dans mon trou, trop excité pour m'endormir, je me suis mis à plat ventre, en position de tir, le fusil braqué vers le désert et la main posée sur la grenade qu'on m'avait dit de garder à côté de moi. Il était étroit, ce trou. Ce n'était pas une couche, mais une position de combat. Et pas bien profond : trente centimètres tout au plus, juste de quoi se protéger des balles, un vrai cercueil ! Je me suis demandé si les soldats se sentaient aussi vulnérables dans leurs tranchées, et comment ils avaient pu tenir quatre ans, terrés, avec l'ennemi à portée de voix... En face de moi je n'avais que deux ou trois chacals qui glapissaient quelque part dans l'obscurité. Du moins cette nuit-là. Quatre ans ! Elle avait duré quatre ans. Comme elles avaient été longues, ces années, pour ce Petit-Jean que j'étais. La dernière avait été la pire : après la naissance de son quatrième garçon, ma mère m'a mis en pension à Dax, au collège Cendrillon, avec Henry. Alors là, je me suis senti complètement abandonné.

Je me souviens du grand dortoir où l'on m'avait attribué un petit lit en fer qui grinçait méchamment chaque fois que je me retournais. Il faisait tout noir dans ce dortoir. J'avais repris mon pouce et je passais des heures à m'efforcer de concentrer ma pensée sur mon père, sur cette vision d'Étienne en uniforme, si

grand sur son cheval. Étienne qui viendrait me délivrer quand la guerre serait finie, Étienne que je n'en pouvais plus d'attendre. Au moins je n'avais plus peur qu'il soit tué, car son cousin ministre l'avait fait nommer attaché militaire au Danemark. Il l'avait mérité : ma mère nous avait écrit qu'il s'était illustré à la tête de son bataillon, les Diables bleus, à Verdun, et qu'on l'avait décoré. Quand j'avais appris ça, je m'étais senti très fier. Vous savez comment sont les enfants : je racontais à tous mes petits camarades que mon père était un héros, et je leur disais : « C'est pas tout le monde qui commande des diables bleus ! » Un héros qui reviendrait bientôt me sortir de cet endroit glacial où l'on m'avait abandonné.

Quand il est rentré, en 1919, je me suis attaché à ses pas, le regard fixé sur lui, obstinément. Il avait vu la souffrance de trop près pour ne pas déceler le signal de détresse dans mes yeux, des yeux bavards, toujours un peu inquiets et du même bleu que les siens. Alors il m'a tendu la main. Je l'ai saisie avidement, et je n'ai plus jamais voulu la lâcher. Il disait que j'étais touchant dans mon désir de bien faire. Je l'étais sûrement, car s'il m'avait demandé la lune je serais monté tout en haut du grand magnolia, au risque d'en tomber, pour la lui décrocher. Avec ma première carabine, je n'avais pas chômé. Je m'étais exercé sur tout ce qui bougeait : oiseaux, écureuils et même les grenouilles. Quand j'ai tué mon premier chat sauvage, quelle fierté ! Je suis rentré à la maison comme une flèche. Je criais si fort sous les fenêtres du salon pour appeler Étienne que ma mère s'est alarmée. Agacée d'avoir été dérangée, elle m'a vertement réprimandé pour tout le tapage que je faisais avec mon chat crevé. Elle ne voulait jamais comprendre.

Cette place que j'avais acquise dans l'ombre de mon père m'a causé bien des soucis. L'idée de la perdre m'était intolérable. Or, avec Henry, Louis et les deux petits qui talonnaient derrière, elle semblait toujours menacée. Tant de rivaux m'obligeaient

à rester en alerte. Je n'avais que cette place, moi, alors pour la garder j'étais prêt à tout. Il me semblait que la seule chose que j'avais à faire était de montrer sans relâche à Étienne combien je la méritais. Par-derrière, il fallait repousser l'ennemi, et là, tous les coups étaient permis. Même avec Henry, qui était pourtant mon grand complice, je devenais hargneux, têtu, mauvais joueur. J'aimais me battre. Déjà, oui, mais ne croyez pas que c'était juste pour le plaisir de cogner, de me venger de toutes ces vacheries qu'on m'avait faites, il y avait autre chose : j'aimais me battre parce que ça me permettait de me mesurer. Je guettais avec impatience les signes de cette puissance future que je voulais être mienne. Je crois avoir rêvé de pouvoirs magiques, de Durandal et d'Excalibur plus encore que les autres.

J'ai pensé à tout ça quand je me suis retrouvé dans mon trou. Non, ce n'était pas la première nuit que je passais dans le désert. Depuis que j'avais quitté Saint-Louis du Sénégal, j'avais bivouaqué trois ou quatre fois. Mais là, j'étais enfin arrivé face à l'ennemi, du moins je le croyais ; alors j'avais de quoi gamberger. Les autres n'avaient pas l'air de s'en faire : autour de moi, tous les hommes dormaient à poings fermés, bien emmitouflés dans leurs couvertures. Il n'y avait que l'officier de quart de réveillé. Il se levait régulièrement pour faire sa ronde et s'assurer de la vigilance des sentinelles.

Ce que votre amie mauritanienne vous a raconté sur le camp des goumiers est vrai, je n'ai pas pensé à vous le dire tout de suite, mais lorsque je suis arrivé au GN, à la fin du jour, cette organisation du camp qu'elle vous a décrite m'a stupéfié : personne ne m'avait dit qu'il y avait des femmes et des enfants dans les unités méharistes. Les militaires n'en parlent pas, ou rarement. Pourtant c'est bien la première chose que j'ai remarquée. Évidemment, un chaud lapin comme moi, ça ne pouvait pas m'échapper. Ils étaient gonflés, ces types : c'était dangereux, ces

femmes à l'écart du carré. J'en avais été estomaqué, d'autant que je ne savais rien encore du dispositif de défense du campement des goumiers dressé en contrebas, de l'autre côté du troupeau. Je l'ai découvert plus tard. En réalité, les deux sections de tirailleurs étaient disposées en triangle sur une petite butte de terrain, deux mitrailleuses à chaque angle, les vivres et les munitions au centre, avec la guitoune du capitaine. Lui seul avait une tente, tous les autres étaient dans des trous, même les officiers. Et puis ça ne rigolait pas, hors de question d'aller faire un tour pour se dégourdir les jambes. Très guerrier, ce camp.

C'est important les premières impressions. Ce soir-là, j'ai eu la conviction de coller enfin à l'image que je voulais offrir à mon père. J'étais passé de l'autre côté du miroir, du côté des guerriers, de ceux qui regardent la mort en face, et je commençais à ressembler à ce que je voulais être : un homme qui fait honneur à son rang, à sa lignée et à son groupe. À notre groupe, car l'armée était bien cette deuxième famille à laquelle s'était alliée la mienne depuis plusieurs générations. Matthieu du Boucher, premier officier du clan, guerroyait déjà au XVIII^e siècle sous les couleurs du roi d'Espagne ; Jules du Boucher, fils du précédent, avait gagné ses galons de lieutenant à vingt et un ans, et quand il a été tué à la bataille de Leipzig, son frère Adolphe a repris le flambeau. Celui-là était page du comte d'Artois, il s'est battu en Espagne, en Belgique, et même en terre d'islam puisqu'il a participé à bouter les Arabes hors de Laghouat en 1840. Henry du Boucher, mon grand-père, est le premier saint-cyrien de la famille – et cavalier s'il vous plaît –, promotion 1855-1857 *Le Prince impérial*. Et puis mon père, bien sûr, Étienne du Boucher, promo 1896 *Alexandre III*.

Bien sûr que j'avais le trac ! J'avais surtout peur de ne pas savoir me montrer digne de toute cette gloire qui pesait sur mon nom. J'étais anxieux de savoir si, moi aussi, j'arriverais à rapporter médailles et rubans, fanions à accrocher dans

le hall de la seigneurie, à côté de l'étendard des Diables bleus. Évidemment, ça vous fait rire, gauchiste comme vous êtes, mais que voulez-vous, je n'y peux rien : j'aime les rubans... Et là, il me semblait que j'avais fait ce qu'il fallait. Ce camp militaire veillant à l'extrémité de la France au milieu des ténèbres, face au vide d'où pouvait jaillir à tout moment le dernier ennemi de l'Empire, en ces temps mous, il n'y avait pas mieux. Très colonial ce Groupe Nomade, j'avais enfin atteint mon but ! Du moins je le croyais.

L'idée du danger me faisait frémir de plaisir. C'est qu'il y avait eu des morts dans ce coin de désert. Sur la piste, j'avais vu la tombe de Mac Mahon, le petit-fils du maréchal, qui s'était fait descendre avec son Groupe Nomade à Mountounsi, l'été précédent. Quand même, ça m'avait fait quelque chose, ces croix plantées au faîte de la dune. J'en avais compté six. Devant ces fragiles sépultures que le vent s'acharnait à détruire, j'avais eu la révélation soudaine de l'immensité du désert ; de l'immensité et de la sauvagerie. À voir les volutes de sable enlacer amoureusement montants et traverses de bois comme pour les entraîner dans quelque danse macabre, j'avais senti que la mort, ici, était plus absolue qu'ailleurs : le corps de l'homme ne lui suffisait pas, il lui fallait en effacer la trace, empêcher le souvenir.

Non, je n'avais jamais rencontré Mac Mahon, mais il était saint-cyrien, donc c'était un de mes anciens, un camarade. Vous devez vous mettre dans la tête que dans l'armée, on est tous camarades, surtout les jeunes officiers, qu'on se connaisse personnellement ou non. J'avais compris cela tout de suite, dès que j'étais entré au Prytanée de La Flèche. Un endroit difficile pourtant, le Prytanée : on y mangeait mal et il fallait trimer dur. Il y avait même une prison. C'est pourtant là qu'était né en moi cet ineffable sentiment d'appartenance au groupe. Le petit-fils du duc de Magenta, jeune marsouin, officier méhariste, était donc un camarade, un presque ami, que vous le vouliez ou non. Et

lorsque je m'étais figé devant les croix pour saluer la mémoire de ceux qui étaient tombés sur la dune, ma tristesse n'était pas feinte. J'étais très ému. Pour eux, bien sûr, mais aussi pour moi parce que j'ai eu l'impression que la mort me lançait là son premier défi.

Vous devrez absolument écrire que je suis le premier képi noir de ma lignée, c'est très important pour moi. Mais ce n'est pas à Étienne que je le dois. Mon père n'était pas chaud. Ma mère non plus d'ailleurs. Je la vois encore s'écrier d'un air scandalisé : « de mon temps, on n'aurait pas choisi l'infanterie coloniale ! » Elle aurait préféré la cavalerie. Vous ne savez pas pourquoi ? C'est l'évidence, voyons : la cavalerie, c'était le chic du chic ! C'est mon oncle Henri Monet, un autre saint-cyrien, qui m'a encouragé dans cette voie. Oui, encore un autre, mais ça ne doit pas vous étonner parce que dans l'armée, on crée des dynasties. On se marie entre soi. Alors évidemment, on y a beaucoup de parents directs, indirects et par alliance. Avec mon oncle Henri, un méhariste était entré dans la famille, un homme qui s'était même brillamment illustré au combat d'Achoura, au Soudan français. Il me l'a si souvent raconté, ce combat d'Achoura ! Vous avez entendu parler de la révolte sénoussiste bien sûr, il est fameux ce combat. Mon oncle était jeune lieutenant au Groupe Nomade d'Araouane, en pays touareg, à l'époque. Tout son Groupe Nomade avait été défait et il a ramené le corps de son capitaine cousu dans un sac pour l'enterrer au poste. C'est la première personne qui m'a parlé du désert. Il m'a raconté des choses rudes, des choses d'hommes comme je les aimais. Je m'en souviens très bien. C'était un été, en Gascogne, j'avais quinze ans et je venais de tuer mon premier chevreuil.

Après, il y a eu *L'Atlantide*. Cet engouement pour mon oncle Pierre – qui n'avait jamais pris les armes, notez-le bien – me venait d'Étienne. Benoit avait été son compagnon de jeu, lorsqu'ils étaient enfants, à Dax, et il lui envoyait toujours ses

livres. C'est grâce à lui qu'il a obtenu ce poste d'attaché militaire à Copenhague, à la fin de la guerre, auprès de l'ambassadeur de France au Danemark. Celui-là, vous le connaissez aussi, c'était Paul Claudel. Oui, l'écrivain. Benoit était alors au ministère de l'Instruction publique, et il avait le bras long. Benoit, Claudel, Maurras – depuis l'affaire Dreyfus, mon père lisait *L'Action française* –, on aimait les belles-lettres chez les du Boucher. On faisait partie de ces familles d'officiers cultivés qui finissent par exercer les plus hautes fonctions. D'ailleurs mon oncle Henri aussi avait le goût des arts. Il chantait. Il avait une très belle voix, et avec ma tante Odette ils organisaient des soirées musicales on ne peut plus charmantes. Mon oncle Pierre Benoit, qui n'avait jamais mis les pieds au Sahara, a donc été, avec mon oncle Henri, à l'origine de ma vocation.

À Saint-Cyr, j'ai découvert Psichari, le seul qui ait été à la fois méhariste et écrivain. C'est vrai qu'il a publié des pages splendides sur le désert, mais son centurion était trop mystique pour moi. Je préférais le lieutenant de *L'Escadron blanc*. J'ai adoré ce livre, il est pourtant complètement idiot. Vous l'avez lu ? Il est truffé d'invéraisemblances ! À l'époque je ne pouvais pas le savoir. J'admirais l'exploit. J'étais béat devant cet officier qui traversait la moitié du Sahara en semant la mort autour de lui. Je suis d'accord, il est antipathique ce méhariste de roman. Vous trouvez qu'il est imbu de sa personne, incapable de communiquer avec ses goumiers, sans générosité ni pour son compagnon qu'il a laissé mourir à petit feu, ni pour ses ennemis dont il ne voulait pas lâcher la trace, oui, tout cela est juste, mais que voulez-vous, il me fascinait. J'admirais sa fermeté, cette raideur du corps et cette sécheresse du cœur que je prenais pour de la grandeur d'âme. J'avais oublié qu'avant de me façonner à l'image de la gloire, Saint-Cyr m'avait brisé. Brisé, vous m'avez bien entendu. Mais je vous expliquerai comment plus tard, il faut d'abord que je finisse de vous raconter ma première nuit. Je sais

bien que vous voulez savoir comment j'y suis arrivé, mais avec toutes ces digressions, on n'avance pas. Donc je reprends.

À un moment, j'ai vu le tirailleur qui était de garde s'approcher. Il n'est pas venu jusqu'à moi : il a posé sa cartouchière et son fusil, s'est enroulé dans sa couverture et s'est recroquevillé dans son trou. C'était la relève, il devait être minuit. Les soirées sont longues quand l'extinction des derniers feux est à neuf heures et qu'on n'a pas sommeil ! Je me suis levé, je me suis étiré longuement et j'ai regardé de nouveau du côté du campement des goumiers. Les feux étaient éteints, cette fois ils étaient couchés. Et tout à coup, un bruit m'a fait tressaillir : je me suis trouvé bien bête quand j'ai réalisé que c'était le jet d'un chameau qui pissait... Il a résonné longuement du côté du troupeau. Tout était noir. La nouvelle sentinelle marchait le long de la ligne. Je la devinais, plus que je ne la voyais, au frottement de son pas sur le sable. Vous avez vu comment marchent les Africains : lentement en traînant les pieds. Même quand ils étaient soldats, ils marchaient comme ça ; l'habitude des babouches sans doute. Le tirailleur sénégalais était l'image même de la Coloniale, on le voyait sur les affiches, souriant de toutes ses dents sous la fière chéchia rouge. Mais ceux qui montaient la garde n'avaient rien à voir avec cette image : ils portaient une vareuse de laine kaki et ils avaient pour couvre-chef le turban des bédouins. En réalité, dans les GN, l'aventure coloniale se confondait avec l'aventure méhariste, pour eux comme pour nous.

C'est pour la vivre, cette aventure, que j'avais quitté le sillage d'Étienne et marché dans les traces de mon oncle Henri. Après Saint-Cyr, je suis resté huit mois en Algérie, d'octobre 31 à juin 32, pour faire mon stage de commandement. Alger n'a été pour moi qu'une ville de plaisirs. Oui, c'est un souvenir heureux. J'étais tout jeune, insouciant, et j'ai fêté mes premiers

pas dans l'armée dans l'explosion des sens : les femmes... Il y a eu cette virée à moto vers Bou Saada où j'ai enlacé ma première oulad Naïl. Pour tout vous dire, j'ai été un peu déçu. La fille avait un sourire niais, j'aurais préféré plus de mystère. Elle s'est allongée placidement et m'a laissé faire. Une gourde. Tout de même, elle avait la peau sombre, et ce parfum qu'elle avait dans les cheveux, je l'ai trouvé bien étrange. Quelle équipée! J'étais parti avec un groupe de jeunes officiers, nous étions six. Après Bou Saada nous avons pris la piste du Mzab, on a traversé un nuage de sauterelles effroyable que j'ai miraculeusement franchi, les manettes à fond. J'ai dérapé dangereusement sur une épaisse couche de corps mous tandis que les bestioles me percutaient par centaines. Ensuite j'ai sauté sur un nid-de-poule... un vrai nid d'autruche! Il était tellement profond que mon compagnon a valdingué, quelle culbute! Vertigineux! Pour finir nous sommes entrés dans Ghardaïa, cette ville saharienne que je me suis toujours vanté d'avoir été le premier à déflorer à moto. Vous y êtes passée, donc vous avez vu : au pied de la cité s'étendent à perte de vue les sables blonds et roux... Je ne sais pas pour vous, mais moi, je me suis senti intimidé devant cette réalité brutale. C'était mon premier contact avec le désert.

Nous avons visité le bordel, bien douillet et bien propre avec son carrelage aux teintes passées, ses coussins multicolores, ses lanternes rouges et son thé vert, plus âpre que dans le Nord. Une étonnante Mauresque était là. Elle ondulait du ventre en dansant avec sa petite fille sur la musique égyptienne, un peu crachotante, qui s'échappait d'un vieux phono. Le lendemain soir, quand mes camarades sont partis traîner dans les souks, je ne les ai pas suivis. J'ai préféré m'en aller à pied, mon appareil photo en bandoulière, pour essayer de fixer sur la pellicule les mille et un reflets que le jour finissant jetait sur ce grand Sahara dont je devinais déjà toute la puissance.

À mon retour d'Alger, j'ai été affecté en Afrique Occidentale Française : mon oncle Henri avait tenu parole. Il avait été affecté à Dakar, c'était lui qui commandait la garnison. L'Empire ! Je me suis embarqué à Bordeaux le 10 août 1932, certain d'obtenir une place dans un Groupe Nomade. Tout a formidablement commencé. Sur le bateau, j'ai retrouvé Marsan, un camarade de promotion qui revenait de Constantine. Les sept jours du voyage sont passés très vite. Nous nous sommes raconté nos aventures, et puis l'École : nous avons disserté à n'en plus finir sur le meilleur et le pire de Saint-Cyr. Marsan avait fait quelques virées exaltantes dans le Sud algérien, lui aussi rêvait d'être méhariste. Pour finir, nous nous sommes encouragés mutuellement à soupirer d'impatience, entassant pêle-mêle désirs de gloire et envies de sable.

Marsan était enfant de troupe, un orphelin de la Grande Guerre élevé à l'École des Cadets d'Autun, et dont l'armée était la seule famille. À Saint-Cyr, je l'avais à peine remarqué. Je voyais bien qu'il n'était pas du même milieu que moi, qu'il n'avait pas la même culture, mais il était difficile de ne pas se lier pendant la traversée, nous n'avions rien d'autre à faire. Notre amour du désert nous a rapprochés. Notre goût pour les femmes aussi, et c'est d'un même élan que nous avons couru, pendant l'escale de Casablanca, vers le célèbre bordel de Bou Sbirre. Devant la porte, un adjudant-infirmier nous a apostrophés. Il avait pour mission d'obliger les hommes à se pommader car la vérole sévissait. Il distribuait du gélotube à qui n'en avait pas et chapitrait tout un chacun, c'était la consigne. À l'escale des Canaries nous avons récidivé, mais le bateau s'arrêtant juste pour la soirée, nous avons bien failli manquer le départ. Quelle cavalcade ! Et surtout quelle rigolade !

À Dakar, j'ai dévalé la passerelle du bateau avec l'entrain du conquérant. Mais là, mon enthousiasme s'est brutalement effondré. Mon oncle m'attendait, la mine défaits, pour m'annoncer

que l'avion d'Henry venait de s'écraser. Oui, mon frère Henry. À la sortie de Saint-Cyr il avait choisi l'aviation, ça ne lui a pas réussi.

Pendant l'hivernage, Henri Monet restait seul à Dakar car ma tante fuyait les moiteurs perverses de la saison des pluies pour se reposer dans les Landes. Il m'a invité à venir me rafraîchir et je l'ai suivi sans entendre ce qu'il me disait des précautions à prendre pour se garder du paludisme et de la fièvre jaune qui faisaient des ravages. De ma chambre je n'ai vu que les multiples voilages qui en fermaient l'entrée, calfeutraient la fenêtre et entouraient le lit. Une grosse négresse m'a apporté du linge de toilette et je me suis enfermé dans la douche. Je me suis adossé contre la faïence verte, je me souviens qu'elle était verte. J'ai ouvert grand le robinet, j'ai fermé les yeux, et je suis resté là, longtemps, sans bouger, à écouter le bruit de l'eau.

La chaleur était abominable, collante, d'une humidité qui m'enlevait toute énergie. Pourtant, l'après-midi, il a bien fallu que je m'habille, que je mette ma grande tenue pour aller, l'épée au côté, me présenter officiellement à l'état-major et prendre mon service. J'ai donc enfilé mes gants avec soin, tiré mon pantalon, et dans un dernier serrement de fesses j'ai rajusté ma lame. J'ai marché jusqu'à la caserne, et j'ai frappé à la porte du colonel Monet, tout ruisselant sous ma veste de drap blanc boutonnée jusqu'au cou. J'avais tellement chaud que j'ai failli m'évanouir. Mais dans l'armée, on met son point d'honneur à respecter les formes, alors j'ai claqué les talons devant mon oncle, non sans avoir bien ajusté ce col à manger de la tarte qui m'étouffait à moitié.

J'ai passé trois mois en tête-à-tête avec Monet. Cher oncle Henri, il s'est donné tant de mal pour tenter d'adoucir mon chagrin, et cette manière dont il a usé pour faire renâtre en moi le désir d'être méhariste, toutes ces histoires qu'il m'a racontées

et qui avaient toujours un sens caché pour aiguïser ma curiosité, c'était si délicat de sa part ! Je suis resté plusieurs semaines prostré, la tête et le cœur vides. Je vous l'ai déjà dit : mon frère était mon modèle, mon point de repère. Comme nous avions un an d'écart, il avait tout fait avant moi : le Prytanée, Saint-Cyr, les femmes... Dans les concours hippiques, il était toujours premier, et dans les soirées provinciales, il faisait scandale en serrant de trop près la fille qui lui plaisait ou, mieux, il l'embrassait à pleine bouche sous le nez des mères indignées, assises en rang d'oignons le long des murs pour surveiller la jeunesse. Il avait un de ces toupets ! Je me souviens que dans sa chambre d'étudiant, il laissait traîner des capotes anglaises, et quand il est passé sous-lieutenant, il s'est acheté une voiture de sport. Moi, j'étais encore puceau et je n'avais qu'une moto. Henry était plus grand que moi, plus beau, surtout lorsqu'il était en uniforme. Quelle sale blague il m'a faite en me léguant le rôle de l'aîné ! J'ai senti très vite tout ce que cet héritage pouvait receler d'embûches. Lorsque j'ai reçu la première lettre de mon père, quand j'ai lu son désarroi entre les lignes, je me suis senti responsable pour la première fois. De quoi ? De mes parents d'abord, parce que je ne les avais pas vus vieillir, et puis de cette jeune veuve que je connaissais à peine et qui attendait un enfant – l'enfant d'Henry ! Hélas, de loin, qu'est-ce que je pouvais faire ? À l'aube de mon aventure coloniale, je me suis senti inutile, égoïstement inutile.

Incapable, tout d'abord, de me ressaisir, je me suis interrogé sur moi-même, sur mes forces intérieures dont j'ai soudain éprouvé la fragilité. C'était une sensation pénible qui faisait resurgir des souffrances d'enfant, des tourments oubliés. Quand il s'est aperçu que je n'arrivais pas à remonter la pente, mon oncle m'a suggéré l'idée que le désert pourrait m'aider à me reconstruire, peut-être même à me trouver. Et puis un soir, il m'a surpris complètement bourré, écroulé sur mon lit, dor-

mant tout habillé et les voiles grands ouverts. J'avais encore pris une sacrée cuite... Il m'a passé un de ces savons ! Pas tant pour la cuite que pour les insectes, le risque de paludisme. On devait faire attention à toujours bien fermer le sas par lequel on entrait dans les chambres, la mort avait vite fait de rattraper les imprudents. Quel sermon ! Il m'a sévèrement rappelé que je n'étais pas venu en Afrique pour me laisser stupidement occire par un moustique, que ce n'était pas l'ennemi à vaincre pour lequel Saint-Cyr nous avait instruits.

Quand ma tante est rentrée, en novembre, je m'étais repris. Je m'étais installé avec Marsan dans un petit appartement que fréquentaient de jeunes et joyeux officiers qui m'avaient aidé, eux aussi, à reprendre goût à l'existence. Plus encore qu'auparavant, la perspective du danger m'enivrait, comme m'exaltait davantage l'idée des épreuves physiques que le désert m'imposerait. Je n'ai pas eu longtemps à attendre car à la mi-février, grâce aux interventions de mon oncle, j'ai été affecté au 1^{er} BTS, le Bataillon de Tirailleurs Sénégalais de la Mauritanie. Alors je me suis préparé avec fébrilité à faire les mille kilomètres qui me séparaient encore de Chinguetti, qui était à l'époque le point ultime du front nord.

Ah ! Vous m'avez encore fait lâcher le fil de mon histoire avec vos questions, si vous continuez comme ça, il va nous falloir des mois...

LA DERNIÈRE MARCHÉ DE L'EMPIRE

J'en étais donc à la sentinelle qui passait et repassait devant moi, le mousqueton sur l'épaule. Ensuite, l'officier de quart a fait sa ronde. Celui-là aussi portait le turban. Dans le noir, on pouvait le confondre avec ses tirailleurs. À l'angle du carré, je l'ai vu allumer une cigarette, et s'en aller contrôler l'autre sentinelle que je ne pouvais pas distinguer depuis mon trou. Je ne dormais pas, évidemment. Je sentais par moments un souffle de vent léger m'effleurer, m'apportant des odeurs de sable et de cuir mal tanné. Vous avez dû remarquer, vous aussi, que la nuit, le vent tombe. Il souffle sans relâche de l'aube jusqu'au couchant, mais après, il s'arrête. L'obscurité, le silence et la fraîcheur avaient donc succédé à la lumière qui aveugle, au bruit de l'air qui assourdit, à la chaleur. Sans cette tension diffuse liée à la présence incertaine de l'ennemi, la nuit m'aurait paru douce, apaisante. J'aimais déjà ces contrastes violents qui font battre le cœur au rythme du cosmos. J'ai pensé à mon frère, bien sûr. Intensément. Je me souviens avoir tâtonné dans le noir à la recherche de ma boîte d'allumettes pour allumer avec avidité ma cigarette. Chaque fois que je songeais à Henry, à cet instant tragique où mon oncle m'avait appris la nouvelle de sa mort, je devais lutter contre les larmes qui affluaient à mes paupières. J'ai su tout de suite que je ne pourrais jamais accepter

que Dieu m'ait enlevé ce frère que tout destinait à la gloire. Le premier des mousquetaires avait déserté sans me laisser le temps de relever le défi. J'étais enfin arrivé dans ce camp de guerriers dressé au milieu du désert, face à l'ennemi, et il ne le savait pas. Il ne le saurait jamais.

J'en étais à peu près là de mes réflexions quand deux coups de feu ont claqué. Je me suis redressé d'un bond, le fusil à la main. Autour de moi les hommes dormaient toujours, ils n'avaient donc rien entendu ? Un flot d'injures en bambara a vertement tancé le tireur. Encore une fausse alerte. Les sentinelles avaient la gâchette sensible quand la nuit était si noire, elles tiraient au moindre signe. Le vent, sans doute, avait fait bruisser quelques touffes d'épineux. Je me suis surpris à rire, et ça m'a inquiété. Vous savez, parfois, quand on rit, c'est qu'on est nerveux. Finalement, j'ai réussi à me convaincre que non, ce n'était pas de la nervosité, c'était juste l'excitation. En même temps j'ai compris que je n'arriverais pas à dormir, que ce n'était même pas la peine d'essayer. De toute façon, je voulais la savourer, ma première nuit de soldat. C'est là qu'un homme s'est approché et m'a dit :

— Un thé, mon lieutenant ?

J'ai pris le breuvage qu'il me tendait, et l'ai remercié d'un signe de tête. Mais ça m'a surpris. Je me suis demandé s'ils faisaient vraiment du thé le soir, si c'était une habitude, pour garder les sentinelles éveillées, ou si quelqu'un s'était aperçu que je ne dormais pas. J'ai aspiré lentement une gorgée du breuvage et roulé contre ma paume le petit verre brûlant. Vous devez connaître cette sensation parce que les verres n'ont pas changé, ils utilisent toujours les mêmes, c'est un geste qui devient automatique, à force.

Les dissidents. Ils étaient là, quelque part au fond de la nuit, quelque part vers le nord. Mais où ? À combien de kilomètres ?

Combien d'heures de marche ? Magré m'avait dit qu'on lui signalait presque chaque semaine le passage d'un *razzi* ; il faudra préciser pour vos lecteurs que *razzi*, au pluriel, devient *rezzou*, sinon ils vont croire qu'il s'agit d'autre chose. Magré était mon nouveau capitaine, le commandant du Groupe Nomade, un type qui n'avait l'air de rien comme ça, avec son air aimable, sa barbe blonde et son petit accent toulousain, mais qui connaissait drôlement son affaire. Je l'avais rencontré à Saint-Louis chez le colonel Tranchant, le soir où ils m'avaient saoulé pour savoir ce que j'avais dans le ventre. Quelle cuite ! Je leur avais tout débballé : Saint-Cyr, Alger, Dakar, le combat d'Achoura où mon oncle Henri avait ramené son capitaine cousu dans un sac, *L'Atlantide* du cousin Pierre, les Diables bleus de Papa, l'arrière-grand-père Adolphe et la bataille de Laghouat, tout. Je n'avais caché ni mon trop-plein d'ardeur ni mon envie d'en découdre, ni même cette inquiétante passion dont je vous ai parlé, qui me poussait à rechercher la souffrance physique. Pour monter à quel point je piaffais dans le cadre rigide des régiments, je m'étais comparé à ces jeunes officiers de marine qui brûlent de diriger un torpilleur léger plutôt que de servir sur un croiseur ou sur un cuirassé. Je voulais des responsabilités, commander, sachant que si je commettais des fautes, la sanction la plus impitoyable me viendrait du désert lui-même.

Le colonel Tranchant était un camarade de promotion de mon oncle Henri Monet. Il était venu me chercher à la gare et m'avait offert les verres traditionnels au bar de l'hôtel avant de m'inviter à dîner. Que le colonel du régiment se déplace en personne pour un simple sous-lieutenant m'avait estomaqué. Détrompez-vous : l'amitié que Tranchant avait pour Monet n'y était pour rien, ça n'avait rien à voir. Les Mauritaniens étaient ainsi. Vous ne comprenez pas : je ne parle pas des vrais Mauritaniens, je parle des Français là ! Vous avez l'air offusquée, c'était pourtant comme ça qu'on appelait les militaires qui servaient en

Mauritanie. Chez les marsouins, les Mauritaniens faisaient partie du groupe des Sahariens dont ils formaient en quelque sorte une des grandes familles ; une famille à part, consciente de son importance et de ses privilèges. Elle seule avait pour adversaire des guerriers indomptés, elle seule avait encore pour but la conquête d'espaces vierges, et c'était elle qui avait versé le plus de sang pour son morceau de désert. Et ne croyez pas qu'être accepté dans la famille était facile, même quand on avait une entrée comme celle que j'avais par mon oncle. Les Mauritaniens avaient une manière de jauger les candidats après les avoir mis à l'aise par un comportement d'une exceptionnelle chaleur qui était de tradition chez eux. Il ne fallait pas faire de gaffe. Ils n'auraient pas toléré qu'un minable devienne méhariste, au risque de ternir l'honneur du groupe. En réalité, leur sollicitude apparente masquait une mise à l'épreuve sévère des qualités physiques et morales de chaque homme. Les arrivants étaient examinés avec la plus grande minutie, et ce n'est que lorsqu'ils donnaient la preuve de leurs aptitudes qu'on ôtait peu à peu les barrières dressées sur leur chemin. Il ne suffisait pas d'être volontaire pour servir dans ces unités d'élites qu'étaient les GN, les Groupes Nomades, absolument pas. D'ailleurs Tranchant m'avait tout de suite prévenu :

— Vous êtes affecté à Chinguetti ? C'est très joli mais ce n'est pas l'état-major de Dakar qui décide en Mauritanie, c'est celui de Saint-Louis, et Saint-Louis, c'est moi. Pour l'instant, je ne peux rien vous dire, je ne sais pas encore ce que je vais faire de vous.

C'était un Normand un peu rougeaud, trapu et d'une force herculéenne. À la popote, j'avais entendu les officiers raconter comment il avait assommé d'un seul coup de poing un lion qui avait osé l'attaquer, au Tchad. Ils disaient que lorsqu'il était méhariste, il ne descendait pas de son chameau pour pisser, qu'il pissait dans une gamelle. Sur les femmes ils étaient moins

bavards, ils ne lui en avaient jamais connu, alors ils murmuraient qu'il aimait les petits gars. Au fond ils n'en savaient rien, et de toute façon Tranchant ne défrayait plus la chronique. Tout le monde se passionnait pour l'histoire du razzi des six lieutenants, un raid auquel deux de mes camarades de promotion avaient participé, et qui venait de rentrer du Rio de Oro où il avait surpris les dissidents jusque dans leurs campements. On disait même qu'il avait rapporté trois mille chameaux de prise !

Tranchant ne m'a pas laissé moisir bien longtemps. Le lendemain du fameux dîner, il m'a envoyé un mot disant que mon affectation pour Chinguetti était maintenue, mais pour me tenir en haleine il a donné au message un ton qui laissait à penser que les ordres pouvaient à tout moment être modifiés. Tenez, lisez cette lettre, je l'ai encore, voyez ce que j'ai écrit à mes parents : *Je suis fixé, jusqu'à preuve du contraire, sur ma désignation. C'est définitivement Chinguetti, mais je n'y croirai qu'une fois installé, car ici ce n'est pas comme ailleurs.* Et après, regardez, j'essaie d'apaiser les craintes de mon père qui ne pouvait s'empêcher de me tempérer de loin. C'est dommage, je n'ai pas gardé ses lettres, ou je les ai perdues dans le sable. Je n'ai que celles que moi, j'ai envoyées en France. Mais vous voyez bien que je ne dis pas grand-chose. Je cache ce qu'on racontait à Dakar sur ceux qui voulaient servir en Mauritanie, pour ne pas les alarmer. Depuis la mort de Mac Mahon, il s'en était présenté une bonne vingtaine. Et je me garde bien d'évoquer les regards d'effroi qu'on m'a jetés lorsque j'ai annoncé mon départ. Parce qu'il y avait eu des combats très meurtriers les mois précédents, vous en parlez dans votre thèse d'ailleurs. Trois officiers avaient été tués. Et celle-ci, tenez : j'écris à Étienne que le pays est calme et que le climat est plus sain au désert qu'à Dakar, que partir, c'est échapper au paludisme et à la fièvre jaune ! Et dans celle-là je lui dis qu'il se trouve justement que je vais faire le voyage avec un vieux méhariste, officier sorti de Saint-Cyr en 1923, qui s'en va

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE	7
LA PREMIÈRE NUIT	
Rêve de désert	21
La dernière marche de l'Empire	41
D'Artagnan au Sahara	59
LE GROUPE NOMADE	
Un vaisseau dans le désert	73
L'ordonnance amoureuse	89
Les diables noirs	109
Un méhariste évacué	123
DES CHAMEAUX ET DES HOMMES	
L'été saharien	135
Mutinerie	151
Salopards ou seigneurs ?	159
La mère des ongles	171
Premier razzi	183
DES GAZELLES ET DES FEMMES	
L'orgueil des képis noirs	197
L'art de la chasse	215
Épousailles	231

LES MORPIONS DE LA KÉDIAT	
L'infortune	243
L'attente	259
Nouvelles épousailles	271
LE SCEAU DU DÉSERT	
Seul maître à bord	287
La proie des dunes	305
Les jeux sont faits	323
LE TEMPS DE LA PAIX	
Le cercle des pâturages	341
L'hospitalité nomade	351
L'HONNEUR DES KÉPIS NOIRS	
Folie de sable	365
La conquête interdite	375
L'INVASION DES BARBARES	
Les larmes du capitaine	389
La fuite du légionnaire	401
La dernière trace	407

DU MÊME AUTEUR, AUX MÊMES ÉDITIONS

Les Non-dits de l'anthropologie
suivi de *Dialogue avec Maurice Godelier*

UNE TRILOGIE COLONIALE

La Fille du chasseur
Les Sept Cercles. Une odysée noire

AUX MÊMES ÉDITIONS

André Agard

Un lézard dans le jardin

Claude Bartolone et Michel Winock (dir.)

Refaire la démocratie. Dix-sept propositions

Isabelle Bergoënd

Le Dagobert optique

Belinda Cannone et Christian Doumet (dir.)

Dictionnaire des mots manquants

Anne-Dauphine du Chatelle

La Foudre et les Papillons

Corinne Devillaire

C'est quoi ce roman ?

Hubert François

Dulmaa

Éric Garnier

L'Homoparentalité en France. La bataille des nouvelles familles

Dominique Goy-Blanquet (dir.)

Lettres à Shakespeare

Nathalie Heinich

Maisons perdues

Pierre Houdion

L'Art de nuire

Philip Larkin

Une fille en hiver

Roman traduit de l'anglais par Dominique Goy-Blanquet et Guy Le Gaufey

Philip Larkin

La Vie avec un trou dedans

Poèmes choisis et traduits de l'anglais par Guy Le Gaufey, avec la collaboration de Denis Hirson. Édition bilingue

Jean-Marc Lévy-Leblond (dir.)

Lettres à Alan Turing

Bertrand Longuespé

Le temps de rêver est bien court

Louis de Mailly

Les Aventures des trois princes de Serendip

suivi de *Voyage en sérendipité*

par Dominique Goy-Blanquet, Marie-Anne Paveau, Aude Volpillac

Lucas Menget

Lettres de Bagdad

Nicolle Rosen

Je rêvais d'autre chose

Perrine Rouillon

Moi et les autres petites personnes on voudrait savoir pourquoi on n'est pas dans le livre

Moustapha Safouan

La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause

Jean-Marie Schaeffer

Lettre à Roland Barthes

Jean-Marie Schaeffer

Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?

Catriona Seth (dir.)

Lettres à Sade

Michel Winock

L'Effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français

Michel Winock

Journal politique. La république gaullienne 1958-1981

LES COLLECTIONS

« LETTRES À... »

Dominique Goy-Blanquet (dir.)

Lettres à Shakespeare

Jean-Marc Lévy-Leblond (dir.)

Lettres à Alan Turing

Catriona Seth (dir.)

Lettres à Sade

Jean-Marie Schaeffer

Lettre à Roland Barthes

« LES NON-DITS »

Sophie Caratini

Les Non-dits de l'anthropologie

suivi de *Dialogue avec Maurice Godelier*

« OCTETS »

Jean-Pierre Azéma et Michel Winock

Les Communards

Jean-Pierre Azéma et Michel Winock

La Troisième République

Diane Chauvelot

Le Monolithe facétieux. Lettre sur Lacan à l'usage des générations futures

Dominique Goy-Blanquet & François Laroque (dir.)


Shakespeare, combien de prétendants ?

Henri Sztulman

Psychanalyse et humanisme

Michel Winock

Victor Hugo




Éditions Thierry Marchaisse

Site internet : www.editions-marchaisse.fr

Forum des lecteurs : www.editions-marchaisse.fr/forum

 Facebook : www.facebook.com/Marchaisse

 Twitter : www.twitter.com/EditionsTM

« La vie dans le Groupe Nomade, c'est quelque chose de très intéressant à approfondir, et même de très important : toute la relation coloniale s'est construite là. Vous n'en trouverez rien dans les archives car on ne parlait pas de notre vie quotidienne dans nos rapports. Tous ces gens qui étaient avec nous... il y avait du monde au GN ! Et de tout ça, il ne reste aucune trace. »

Jean du Boucher, officier de la petite noblesse gasconne, raconte ici la conquête du territoire des grands nomades Rgaybat, à laquelle il a pris part dans les années 30, et comment il est tombé sous le charme de ces « Salopards » qu'il rêvait de combattre. Devenu un fin connaisseur des savoirs sahariens, il est resté toute sa vie éperdument amoureux de la Mauritanie, cette Antinéa de sable à la beauté impitoyable.

« C'était ça qui me fascinait : vivre en nomade parmi les nomades, conquérir tous ces espaces, caracoler en d'Artagnan du désert. Le pouvoir de fascination du Sahara sur les officiers méharistes... c'est quelque chose. Moi, je l'ai vécu. Pas vous ? »

SOPHIE CARATINI est écrivain et anthropologue. Avec *La fille du chasseur* (TM, 2011) et *Les sept cercles* (TM, 2015), ce volume complète sa trilogie historique sur le choc des cultures – maure, peule et française – dont les régions sahariennes furent le théâtre.

